

**Crainquebille,
pièce en trois
tableaux**

Anatole France

LIREGRATUITEMENT.COM

Crainquebille, pièce en trois tableaux

Anatole France

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A LUCIEN GUITRY

Mon cher ami,

Je ne vous offre pas celle pclile pièce de Ihéâtre. Elle vous appartient. Elle est vôtre, non pas seulement parce que vous Vavez repue à voire théâtre, et mise en scène d'une merveilleuse manière, et fait interpréter par une élite artiste, non pas seulement parce que vous avez- réalisé le personnage de Crainquehille avec une puissance étonnante et une souveraine vérité. Elle est vôtre parce que je ne l'aurais pas faite sans vos conseils, parce que telle scène applaudie fut écrite tout entière sous votre inspiration.

,rinsc?'is votre nom sur la première page de noire Crainquebille comme un témoignage de inon amitié.

PERSONNAGES

CRAINQUEBILLE mm. l. gimtry.

LE MARCHAND DE MARRONS. frangés.

LE PRÉSIDENT BOURRICHE. . nertann.

MAITRE LEMERLE ahqlillière.

LE DOCTEUR DAVID MATHIEU. noizeux.

AUBARRÉE kiiédal.

L'AGENT 6't talrick.

LERMITE LARMAND1E.

LE CAMELOT favart.

UN ÉPICIER I.AFOREST.

L'AGENT 121 adam.

L'HUISSIER. THOtLorzE.

LE MARCHAND DE VIN i.arry.

LE CHARCUTIER mallet.

MADAME BAVARD m"-" marie samary.

MADAME LAURE irma perrot.

LK CAMELOT

Il ost velu rommo un employé Ju Louvre ; debout sur un labourel, ayanl devant lui, reposant sur un Ircteau, une boite grande comme une petite malle d'où il lire sans cesse des objets qu"il replace aussitôt, il achève de débiter à Taudiloire qui l'entoure le boniment dont voici la fin... Acliaquefoisqu'ilcile sa maison, il soulève son chapeau haut de forme.

... Si la maison Gameron, Connaiidol et C'% que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, s'est enfin décidée aux sacrifices multiples dont l'énumération vient de vous être faite par moi. ce n'est pas, messieurs, dans un but purement humanitaire, vous ne

le croiriez, ji.is. Il est faux, et je ne crains pas de raffirmer haute-ment, que la maison Gameron, CormaïKlel et G'" ait entrepris la ruine des grands maga-

2 CRAINQLEBILLE

sins ou même du petit commerce, ainsi q\ie des personnes malintentionnées ont essayé de le faire croire en pure perte en répandant à pleines mains des calomnies que nous n'avons qu'à regarder dans les yeux pour les faire rentrer sous terre. Non, messieurs, la maison Gameron, Cormandel et G'* n'a envisagé qu'une chose, une seule. Elle a son importance et je vous la révélerai tout à l'heure. Je ne demande à votre courtoisie bien connue qu'une seconde de patience et j'en protite pour me résumer : les six articles qui sont mis à la disposition de toute personne qui en fait la demande lui sont remis sur un mot, sur un mouvement, sur un geste, sur un simple signe. Ges six articles, dont voici la brève énumération, consistent en : 1" une canne pneumatique se repliant sur elle-même au moyen d'une simple pression des doigts et formant ainsi un objet de menue dimension que l'on peut parfaitement dissimuler dans une poche de moyenne grandeur. Gel objet, entièrement fait d'un métal inoxydable, représente une valeur marchande de trois francs. Je pense, messieurs, n'être pas taxé d'exagération. Il sufiit de se reporter par la pensée au prix exorbitant atteint par la main-d'œuvre aujourd'hui. Je poursuis : 2° une superbe parure de chemise en simili. Les trois boutons pour le plastron. Deux boutons pour les manchettes avec le patin bascule en aluminium réfraclaire, susceptible de résister à l'action du feu pendant plus de quatre heures... Puis le bouton pour

CRAINQUEÎILLE 3

le faux col, orné d'une ravissante pierre bleue suisse. Je vous demande, messieurs, et je m'adresse plus particulièrement aux témoins (oui l'habitude de ce travail... pensez-vous qu'un bijoutier... et je n'entends pas parler ici des faucheurs ou des Vevers...

SCÈNE II

UN PETIT CHARCUTIER, descendant du groupe, au camelot.

C'est à toi qu'il en faudrait un bouchon.

LE CAMELOT, avec un sourire poli 'in do liai ne.

Attendez donc, mon petit ami... Attendez donc... J'ai terminé tout de suite, je vais pouvoir m'occuper...

LE PETIT CHARCUTIER, après un geco.

Monte là-dessus, tu verras Montmartre, (il son.)

SCÈNE III

LE CAMELOT, continuant.

Vous préférez vous retirer, jeune homme, licence vous en est donnée. Je poursuis: pensez-vous, dis-je.

qu'un modeste bijoutier, se contentant d'un bénéfice dérisoire, puisse matériellement établir cet article à moins d'un franc cin-

quante? Non! n'est-ce pas... Eli bien, moi, je compte un franc pour le moment; 3° une boîte de savon miraculeux, le savon « Océan », dont je vous ai tout à l'heure fait la lumineuse démonstration, et qui réduit à néant les taches les plus rebelles en redonnant au tissu l'éclat du neuf. Je ne veux pas, messieurs, lasser vos facultés d'évaluation et je fixe, d'ores et déjà, sa valeur au prix ridicule de vingt-cinq centimes : 4° un étui en celluloïd de Norvège, teinté au feu et contenant cinquante pastilles d'un effet certain dans les affections des bronches. Valeur? Quelle valeur?... Quinze centimes... Peut-on descendre plus bas?... Oui, on peut et je veux vous en donner la preuve. Et voici le bouquet. Les deux derniers articles, retrousse-jupe, fixe-serviette, relieur automatique et, enfin, chaîne de montre ou collier de dame avec un fermoir presque en or... Le prix? Aucun!... Rien!... un cadeau! Zéro franc, zéro centime, qui, réuni et formant total avec les objets énoncés ci-dessus, nous donne le chiffre de... (Rapidement.) Trois francs pour la canne pneumatique, un franc pour la parure en simili, vingt-cinq centimes pour le savon « Océan »\ quinze centimes pour les pastilles salutaires : quatre francs quarante que la maison Gameron, Cormandel et C®, que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, m'a intimé l'ordre de convertir en un cadeau. Oui! un cadeau, je le

proclame; car il ne s'agit [>as ici de quatre francs quarante, trois francs ou même deux francs, ou même un franc, pas nicine cinquante centimes... Il s'agit, messieurs, de la sonne grotesque, ridicule, stupéfiante, absurde, de... de vingt centimes... (on se fouille.) et si, rentrés dans vos familles, réunis sous la lampe autour de la table où doit fumer le repas du soir... si, par un sentiment de curiosité bien excusable, messieurs, vous essayez de vous rendre compte du pourquoi qui a guidé la maison (janioron,

ilovinandcl et G''^... arrétoz-vous dans vos invesligations... re-
noncez à comprendre!... Vous n'y parviendrez jamais!... C'est une
réclame!

Il rorncl à cha(|iic personne qui lui tend ses quatre sous les
ol>jets que les acheteurs ensuite exarninciil en sortant de secne.

UNE CO.MM KUr.AM'E, satlrssanl à un ouvrier.

Est-ce que c'est Ijon, c't'affaire pour enlever les taches?

L ' o u \ lU E K .

IMais, ma bonne femme, voilà vingt-cinq ans que je suis tein-
turier, n'est-ce pas? Si c'était bon, je l'emploierais... c'est une
cochonnerie!

L\ COMMEILÇAiNTE.

Enfin, tout (;a pour quatre sous, ce n'est pas cher.

GRAIN QUEBILLE .

Des choux I des navets ! des carottes !

LES GOSSES, revenant de l'école.

Oh! hé! le père Crainquebille!

Voulez-vous bien aller à l'école, au lieu de prendre du vice
dans les rues... C'est vrai, qu'est-ce qu'ils peuvent apprendre dans
le ruisseau. Ils peuvent apprendre que le mal... Hottes
d'asperges!

UNE FEMME

Ousqu'elles sont, vos asperges?

LA SOURIS

Vous êtes pas maligne; ses asperges, c'est des poireaux. Le poireau, c'est l'asperge du pauvre. Tout le

monde sait ça. (un des gamins dérange les bottes de poireaux sur

la voiture.) Laissez-le donc, il a besoin de gagner sa vie. Si, comme moi, vous g;igniez votre pain... tas de

gosses !

Tugagnes ta vie, loi?

LA SOURIS

Faut bien.

UN GOSSE

C'est un rien du tout. Il couche dehors. Il est abandonné, il a pas de parents.

CRAINQUEBILLK

CR.VINQUEB I LLE

S'il a pas de parents, c'est de leur faute, ce n'est pas de la sienne.

UN GOSSE

Il a pas de quoi manger et nourrit un chien, mansk-e-le ton chien !

LA SOURIS

Qui <{u'a dit que je couchais dehors? Qui qui l'a (lit? Qu'il le répète voir... Je couche pas dehors et la preuve que voilà ma fenêtre...

UN GOSSE

Elle a pas de carreaux, ta fenêtre. Y couche dans les démolitions.

LA SOURIS

Je garde, la nuit, le magasin qui est en réparation. C'est preuve que je suis honnête. Et puis je veux pas qu'on m'embête !

Qu'est-ce que tu bricoles pour vivre ?

LA SOURIS

Je ramasse les balles de paume, je crie les journaux, je fais les commissions. Tout, quoi !

C li A 1 N Q U E B I L L R .

Comment tu t'appelles?

LA SOURIS

La Souris.

CRAINOLEDILLE.

Tu t'appelles la Souris. Eh bien, t'as plus de jugement que les autres. Tu comprends mieux la vie.

LA SOURIS

C'est que j'ai eu de la misère. Eusses, ils ne connaissent rien. Quand on n'a pas été malheureux, on ne peut pa-; être bien malin.

CRAINOUERILLE.

T'as eu de la misère?

LA SOURIS

Et j'en ai encore, La misère, ça colle.

C'est vrai rpie t'as pas bonne mine. Tiens, v'ia une poire, elle est un peu blette, mais elle est d'une bonne espèce, c'est du beurré!

LA SOURIS

Elle est vraiment molle. Si ta femme a le cœur

aussi tendre... Merci, tout de même, père Crainquebille.

UNE PETITE FILLE, qui porte un pain plus grand qu'elle
rt^citanl.

Est-ce qu'ils sont beaux, vos choux?

Cl! A I N Q U E B 1 L L E .

Y a pas meilleur, c'est tout cœur.

LA l'ETITE FILLE.

Combien qu'ils valent. Parce que maman est malade, elle ne peut pas faire sou marché.

Qu'est-ce qu'elle a. ta maman? Où que ça la tient?

LA PETITE FILLE

Je ne sais pas... C'est en dedans... Elle m'a dit comme ça de vous acheter un chou.

CHAJN QU EBILLE.

Eh bien, ma petite fille, aie pas peur, je te servirai bien, comme si c'était que je servirais la iirrc. Et mieux, parce qu'une supposition, si j'avais à tromper (pielqu'un, ce serait une femme d'âge et qui se mènerait. Eaut voler personne, bien sûr... à chacun son dû. Mais si fallait, on aurait du penchant à tromper ceux qui veulent vous fiche dedans. Tandis que

faire du tort à un chérubin comme toi, on aurait regret, (n lui donne un chou.) Tiens, v'ia le plus beau. Il a l'air d'un sénateur. (La petite niie lui donne cinq sous.) C'est six sous, il en faut encore un. Tu veux pas me dépouiller?

LA PETITE FILLE

Mais, monsieur, maman ne m'a donné que cinq sous.

Faut pas mentir, ma mignonne, cherche bien voir si tu en as pas mis un dans ta poche.

LA PETITE FILLE, sincère.

Non, monsieur, ju n'ai que cinq sous.

CRAINQUE15I LLE.

Eh bien, ma mignonne, donne-moi un bécot, (;a fera le compte et tu demanderas cà la mère s'il était pommé comme ce-lui-là le chou où qu'elle t'a trouvée. Va, ma mignonne, et prends garde de ne pas tomber en route. Bonjour, madame Laure, <;a va-t-il comme vous voulez?

M A I) AME L A U R E , chignon fauve, très fille.

Vous n'avez rien de bon, aujourd'hui.

Si on peut dire!

MADAME I.AURE, goûtant les radis.

Ils sont creux, vos radis.

Aujourd'hui, vous me cherchiez des mauvaises raisons. Vous êtes mal réveillée.

MADAME LAURE

Ils n'ont pas de goût. C'est comme si on mangeait de l'eau.

Je vais vous dire : vous avez plus de palais, vous sentez plus ce que vous mangez. C'est la vie de Paris qui le veut. On se brûle l'estomac. Qu'est-ce que vous deviendriez les unes et les autres si

le père Crainquebille vous apportait pas de légumes fraîches et rafraîchissantes. Vous seriez en feu.

MADAME LAURE

C'est pas ce que je mange qui me fait mal. Je ne peux plus manger que de la salade et des radis. C'est vrai, tout de même, qu'on se brûle à l*aris. (uêvcuse.) Tenez, père Crainquebille, je voudrais être au jour où je me passerai de vos choux et de vos carottes-, où j'en ferai pousser moi-même, à même la terre dans un petit jardin à quatre-vingts lieues de Paris, chez nous. On serait si tranquille à la campagne à élever ses poules et ses cochons.

Ça viendra madame Laure, ça viendra, vous désespérez pas. Vous avez de l'ordre et de l'économie, vous êtes une personne rangée. Je m'occupe pas des affaires de mes clicnles, Y a pas de sots métiers et y a du bon monde dans tous les états... Mais vous êtes une personne rangée. Vous serez riche sur vos vieux jours et vous aurez une maison à vous dans votre endroit, dans l'endroit de votre naissance... Et vous serez estimée. Au plaisir, madame Laure.

MADAME LAURK.

A une autre Ibis, père Crainquebille.

CUAINQUEBILLi,;

C'est qu'il y a du bon monde dans tous les états. (Criant.) Des choux! des navets! des carottes!

MADAME BAVARD, sortant de sa boutique.

Ils ne sont guère licaux vos poireaux. Combien la botte?

Quinze sous, la bourgeoise, y a pas meilleur.

MADAME BAVARD

Quinze sous, trois mauvais poireaux?

l'agent 64.

Circulez !

Oui... oui... C'est vendu, allons, pressez-vous, parce que vous avez entendu l'agent.

MADAME BAYARD

Faut encore que je choisisse la marchandise... Quinze sous, jamais de la vie, par exemple, voulezvous douze sous?

Us me coulent plus cher que ça, ma petite... Et encore il faut que je sois à cinq heures, et même avant, sur le carreau des Halles, pour avoir tout ce qu'il y a de bon.

l'agent 64.

Circulez !

Oui... oui... tout de suite... .allons, dépêchons, madame Bayard.

MADAME bayard.

Douze sous...

El depuis sept heures je me brûle les mains à mes brancards on criant : « Des choux! dos navets! dos carottes!... » Et tout ça ce serait pour y mani;or do

l'argent. A soixante ans passés, vous comprenez que je ne fais pas ça pour mon plaisir. Ah! non, ça ne serait pas à faire... Tenez, je ne gagne pas deux sous.

MADAME BAYARD

Je vous donnerai quatorze sous. Et encore, il faut que j'aille les chercher dans la boutique, car je ne les ai pas sur moi. (Elle son.)

l'agent 64.

Circulez !

J'attends mon argent.

Je ne vous dis pas d'attendre votre argent, je vous dis de circuler... Ben, quoi! Vous ne savez pas ce que c'est que de circuler?

Voilà cinquante ans que je le sais et que je roule ma voiture... Mais on me doit de la monnaie, c'est là. à VAnge gardien, le magasin de chaussures, madame Bayard. Elle est allée me chercher quatorze sous et j'attends.

l'agent 64.

Voulez-vous que je vous foute une contravention.

CRAINQLEBILLE 15

moi? Voulez-vous? Allons, débarrassez-moi le i)hincher... Est-ce compris?

CRAINULEBILLE.

Nom de Dieu!... V'ia cinquante ans que je gagne mon pain en vendant des choux, des navets, des carottes, et, parce que je ne

veux pas perdre quatorze sous qu'on me doit...

Un petit charcutier s'arrête.

L AGENT 64 tire son calepin et un bout de crayon.

Donnez-moi votre plaque.

Ma |tlaque?

l'agent 64.

Oui. votre plaque d'ambulant.

Entrée du petit garçon pâtissier avec sa manne. G I \ A I N U U
E l i I L L E .

Olil mon garçon, si vous voulez voir ma jilaque. faut venir chez moi.

l'agent 64.

Vous n'avez pas de plaque?

GRAIN QUEBILLE.

Si, j'en ai une... mais elle est chez moi,.. J'en ai

16 CRAINQUEBILLK

perdu deux à les sortir. Ça m'a coûté trois francs chaque fois;
c'est fini.

l'agent 64.

Votre nom?

Ah! des blagues... C'est quatorze sous qu'on me vole et voilà tout.

Il empoigne ses brancards et s'achemine vers la rue
l'agent 64.

Voulez-vous rester?

Je m'en vais...

l'agent 64.

C'est trop tard...

Il va vers Crainquebille, lui prend le bras; Crainquebille se place de face juste à temps pour recevoir dans sa voiture un chargement de niatt^riel de ravaleurs (qui poussent des cris et des jurons.

LES RAVALEURS.

Sacré andouille! Regarde-moi c't'outil !

Tenez, regardez ce que vous êtes cause!

Un camelot cycliste donne de tout son appareil dans le liane gauche de la voiture à Crainquebille, il hurle.

LE CAMELOT, avec, sur la table, un ballot de cent cinquante
/Vinc

Fais donc attention, espèce de sale poivron ! l'agent 64.

Vous voyez? Vous voyez?... (Il se incline à droite de Crainquebille qui, virant court) L'agent 64, arrive exactement pour engager la roue gauche de la voiture dans la roue gauche d'une

voiture d'établissement de bains chargée d'une baignoire de cuivre, traînée par un homme ijui guculcen'royalilemcni'l failontendre des biasphf'mcs.) Ail !

celte fois, voire alTaire est bonne!

GRAIN QUKBILLi:.

Ah! hen, là, maintenant comment voulez-vous circuler?

l'agent 64.

C'est votre faute, tout ra.

La faute à. tout ea, c'est madame Bayard. Si elle était là, elle lo dirait. Élonnanl qu'elle ne soit pas là, madame Bayard. Oii qu'cH" scache?

Cependant des gamins, des ouvriers, des coinnmcrranls, des oisifs, tontes sortes de gens apparaissent; venant du fond, à la « uilede la voiture des ravaleurs, une tapissière couverte lie caisses remplie de siphons d'eau de Scil/.; un chien galo()esur les siphons en aboyantavecfeureur. Doucement, celle tapissière se cale au tas des voilures et contribue !> former un nougat inséparable de véhicules. Soixante personnes sont sur la chaussée, les trottoirs, l'escalier, les voitures; trente sont aux fenêtres. Tout ce inonde s'agite en sens divers. L'agent 6t s'affole, prend Crainriucbille par l'épaule et dit :

l'agent 64.

Ah! vous avez dit : « Mort aux vaches! » C'est bon! suivez-moi.

J'ai dit ra, moi?

l'agent 64.

Oui, que vous l'avez dit.

Mort aux vaches? (uieres.)

l'agent 64.

Ah! et maintenant?

Quoi?

l'agent 64.

Vous n'avez pas dit : « Mort aux vaches? » (Rires.)

Si!

l'agent 64.

Ah!

CHAINQUEILILLF, 19

CRAINQUEBILI.K.

Mais je ne lui pas dit à vous. (Rires.)

Vous ne l'avez pas dit?

CKAINQUKIILLI.li.

Mais, nom d'une bourrique!

UN HOMME

Qu'est-ce qu'il y a ?

Y a qu'il dit comme ça que je me suis tourné vers
lui pour y crier : (Il screlourno vers l'agent et crie pour sa
démons-

traïion.) Mort aux vachos !

L AGENT 64, qui écrivait sur S(in calppin, reçoit cela en plein
et dit sans colore.

Ah! maintenant, vous pouvez le dire deux cents fois, c'est le
même prix.

Mais je leur explique.

UN HOMME, à un autre, en souriant.

Moi, je m'en fiche, mais il y a dit au moins trois fois.

Mais Jioii, c'est l'agent qui le lui a fait dire.

l'homme. Oh! non, pour sûr, l'agent n'aurait pas fait ça.

u .N AUTRE.

Il a vu loLil le monde qui rigolait, ça l'a embêté, alors il a per-
du la boule.

CRAINQUEDILLE.

C'est pourtant bien simple...

En voilà assez 1

L'agent saisit Crainquebille. Un vieillard, le docteur David Ma-
thieu, s'approche; il est velu de noir, coiltc d'un cliapeau haut de
forme, cheveux blancs, rosette d'oflleicr.

LE DOCTEUR MATHIEU, tirant doucement l'agent par la manche.

Permettez... permettez... vous vous êtes mépris.

l'aGExNT.

Mépris? mépris, que vous dites?

LE DOCTEUR, doux et ferme.

Vous avez mal compris, cet homme ne vous a pas insulté.

l'agent.

Mal compris?

LE DOCTEUR

J'ai assisté à toute cette scène et j'ai parfaitement entendu ce qui a été dit.

Alors?

LE DOCTEUR

Et j'affirme que cet homme n'a proféré aucune insulte qui motive...

l'agent.

Ce n'est pas votre affaire.

le docteur.

Je vous demande pardon. J'ai le droit et le devoir de vous avertir d'une erreur qui peut avoir pour ce brave homme des

conséquences fâcheuses, et j'ai le droit et le devoir d'apporter mon témoignage...

l'agent.

Tâchez voir d'être poli.

UN ouvrier.

Monsieur a raison, le inarclmnd n'a pas dit : « Mort aux vaches ! »

LA FOULE

Si, si, oui, qu'il l'a dit. .Non! si! non! oh! là là!

L 'a G E I S T , à l'ouvrier.

Vous voulez vous faire ramasser, vous?

L'ouvrier disparaît.

LE DOCTEUR, k lugenl.

\'ous n'avez pas été insulté. Le mot que vous avez cru entendre n'a pas été proféré. Quand vous serez plus calme, vous le reconnaîtrez vous-même.

D'abord, qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

le docteur.

Voici ma carte, le docteur Mathieu, chef de clinique à l'hôpital Ambroise-Paré.

l'agent.

Ça ne me regarde pas.

LE docteur.

Cela vous regarde. Je vous serai obligé de prendre mon nom et mon adresse et d'inscrire ma déclaration.

l'agent.

Ah ! vous insistez. Eh bien, suivez-moi vous vous expliquerez devant le commissaire.

LE DOCTEUR

C'est bien imm inlentiou.

UNE o U V R 1 È R E , à son mari, montrant k' docteur.

C'est drôle, un homme bien mis et qui a de l'éducation, et il se fourre dans cette affaire-là... s'il lui arrive du désagrément, c'est qu'il l'aura bien voulu. Faut jamais se mêler des atfaires des autres. Allons. viens, mon homme... J'ai bien vu comment ça s'est fait, il appelait : « Madame Uayard. où qu'elle se cache »; l'agent a entendu : « Mort aux vaches ! » Allons, allons, viens donc, tu vas pas te faire ramasser comme témoin.

MADAME BAY.\RD, sortant de sa boutique.

La voilà, votre monnaie... Tiens, il est arrêté. Je ne peux pas remettre de l'argent à quelqu'un qui est arrêté... Ça ne se doit pas. Je crois même que c'est défendu.

La foule a pris grande' part à tout ceci par une série de mouvements considérables dont il est impossible de déterminer la ten-

dance. Elle se presse en masse à la suite du groupe: agent fi'i, Crainqiiebilleet le monsieur. Au milieu d'un vacarme effroyable où les jurons, les rires, les appelsdegatnins, trompes de cyclistes, aboiements, gifle d'une mère à son enfant ijui gouapait, et mille autres bruits se font entendre tour à tour et ensemble.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT BOURRICHE, lisant un jugement.

« Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi, attendu...

l'huissier.

Silence 1

LE PRÉSIDENT

«... qu'il résulte suffisamment des pièces du dossier et des dépositions entendues à l'audience que, le 3 octobre, Fromage (Alexandre) s'est rendu coupable du délit de mendicité, délit prévu et puni par

l'article 274 du Code pénal, lui faisant a[)]Iication dudit article, condamne Fromage (Alexandre) en six

jours de prison. » (Fromat'o, tiui élail assis à cùlè de Crainquebille, csl emmené par deux gardes. — Un temps. — nniil. — l,o président, feuilletant son dossier.) Vous VOUS appelez Crainquebille... Levez-vous... Vous vous appelez Crainquebille

(Jérôme), né à Poissy (Seine), le 11 juillet 1843. Vous n'avez jamais subi de condamnation.

Vous pouvez interroger. Je dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout. On peut le dire.

LE PRÉSIDENT

Taisez- vous... Le 25 juillet dernier, à l'heure de midi, rue de l'Écluse, vous avez injurié, outragé un agent dans l'exercice de ses fonctions. Vous l'avez traité de v... (il ne dit plus la première lettre.) Vous reconnaissez les faits?

CRAINQUEBILLE, se retournant vers son avocat.

Qu'est-ce qu'il dit? Est-ce que c'est à moi (qu'il parle)?

LE PRÉSIDENT

Vous avez proféré des menaces. Vous avez crié :

« Mort aux v... ! » (il ne dit que la première lettre.) CRAINQUEBILLE.

Mort aux vaches, que vous voulez dire.

laï-là.

26 CRAINQUEBILLE

LE PRÉSIDENT.

Vous DOIEZ pas.

Sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tête de ma fille si j'en avais une, je n'ai pas insulté l'agent. Voilà la vérité.

LE PRÉSIDENT

Retracez la scène. .. Exposez les f; ils conformément à votre système.

CRAINOUEBILLE.

Monsieur le Président, je suis un honnête homme. •Je ne dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout, on peut le dire. Je suis connu depuis quarante ans sur le carreau des Halles, et dans le faubourg Montmartre, et partout quoi... A l'âge de quatorze ans, je gagnais déjà ma vie...

LE PRÉSIDENT

Je ne vous demande pas votre biographie, i^mouv-
meil.j

l'huissier .

Silence!

LE président.

Je vous demande de dire comment, selon vous, s'est j)assée la scène qui a précédé votre arrestation.

CRAINQI KHILLK 27

CUA1.NQLKISILI.I-; .

Ce que je peux vous dire, c'est que, depuis quarante ans que je pousse ma voiture, je connais les agents. Dès que j'en vois un d'un côté, je file de l'autre. Comme ça je n'ai jamais de difficultés avec eux. Mais pour ce qui est de les injurier on paroles ou autre-

ment, jamais; c'est pas dans mon caractère. Pourquoi que j'en aurais chanié à mon Age?

LE PRÉSIDENT

Vous avez résisté aux injonctions de l'agent «pii vous intimait l'ordre de circuler.

CRAINQUEÎÎLLE.

Oh! làl là! CirculrM'! Si vous aviez vu ça!... Les voitures étaient emboîtées les unes dans les autres, y avait pas moyen de donner seulement un demitour de roue.

LE PUÉSIDENT.

Enfin, reconnaissez-vous avoir dit : * < Mort aux

J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce que monsieur l'jigent a dit : « Mort aux vaches! » alors j'ai dit : « Mort aux vaches! » Vous couqjrenez?...

LE PRÉSIDENT

Prétendez-vous que l'agent a proféré ce cri le premier?

CRAINQUEBILLE, désespérant l de s'expliquer.

Je prétends rien, je...

LE PRÉSIDENT

Vous n'insistez pas, vous avez raison, asseyez- vous.

Un temps. Mouvement.

l'huissier.

Silence !

le président.

Nous allons entendre les témoins. Huissier, faites entrer le premier témoin.

L HUISSIER, sortant de la salle, à travers le public, appelle à haute voix.

L'agent Bastien Matra.

Entre Matra, il a son ceinturon.

LE PRÉSIDENT

Vos noms, âge et profession?

MATRA

Matra Bastien, né le 15 août 1870, à Bastia (Corse). Gardien de la paix numéro 64.

CRAINQUKI5ILLE 29

LK PRKSIIIENT.

Vous jurez de dire loule la vtirité, rien que la vérité... Dites : je le jure.

MATRA

Je le jure.

LE PRÉSIDENT

Faites votre déposition,

MATRA, il retire son ceinturon.

Étant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai dans la rue Beaujolais un individu qui me sembla être un vendeur ambulant et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 28, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtempérer. Et, sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant : « mort aux vaches! >> ce qui me sembla être injurieux.

LE PRÉSIDENT, paternel, à Crainquebille.

Vous entendez ce que dit l'agent.

J'ai dit : « Mort aux vaches! » parce qu'il a dit : « Mort aux vaches! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches! » C'est pourtant facile à comprendre.

LE PRÉSIDENT, qui n'a pas écouté et qui se prépare à rendre son jugement.

Il n'y a pas d'autre témoin.

l'huissier.

Si, monsieur le président, il y en a encore deux.

LE PRÉSIDENT

Comment ? encore deux ?

Vous avons fait citer deux témoins à décharge.

LE PRÉSIDENT

Maître, vous tenez à ce qu'ils soient entendus?

Mais oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT soupire. \ l'agcnl qui remet son ceinturon.

Que l'agent ne se retire pas!...

l'huissier appelle.

Madame Bavard ! (Entre madame Bavard en grande loilelte.)

LE PRÉSIDENT

Vos nom, prénoms, âge et profession...

CKAI.NQUI: BILLE 31

MAUAMK BAVAIItli.

Pauline-Félicité Bayard, marchande de chaussures, rue Beaujolars, numéro 28.

LE PHÉSIDENT.

Quel âge avez- vous?

M A D A M K l i A Y A R l) .

Trente ans. (Mouvement.)

l'huissier.

Silence 1

LE PRÉSIDENT

Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité.

Levez la main et dites : je le jure. (.Madame Bavard lève la main.) Otez le gant de la main droite... Huissier, faites-lui retirer son gant. (Elle retire son gant.) Dites : je le jure.

MADAME RAYARD.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT

Faites votre déposition.

Elle a pas seulement l'air de me reconnaître. Elle est fière.

l'huissier.

Silence!

LE PRÉSIDENT, à Madame Bavard.

Dites ce que vous avez à dire. (Madame Bayard se tait.)

Dites ce que vous savez sur la scène qui a précédé l'arrestation de Crainquebille.

MADAME B A Y A R D , à voix basse.

J'achetais une botte de poireaux, alors le marchand m'a dit : dépêchez -vous: je lui ai répondu...

LÉ PRÉSIDENT

Parlez distinctement.

MADAME BAYARD

Je lui ai répondu qu'il fallait pourtant que je choisisse la marchandise. A ce moment, une cliente est entrée dans la boutique, je suis allée la servir. C'était une dame avec son enfant.

LE PRÉSIDENT

C'est tout ce que vous avez à dire?...

MADAME B A Y A R D

Pendant que le marchand s'expliquait avec la police, j'essayais des souliers bleus à l'enfant de dixhuit mois, je lui essayais des souliers bleus.

craincup:bille 33

LE PRÉSIDENT, à Lemerle.

Maître, vous n'avez pas de question à faire poser

au témoin? (Lemerle fait un signe de dénégation.) Et VOUS,

Crainquebille? Avez-vous une question à faire poser au témoin?

Mais si, j'ai une question à poser...

LE PRÉSIDENT

Faites.

J'ai à demander à madame Bayard si j'ai dit : « Mort aux vaches ! » Elle méconnaît, c'est une cliente. Elle peut dire si c'est dans mon caractère de dire des

mois comme ça. (Madame Bavard garde le silence.) Vous

pouvez parler, madame Bayard, vous êtes une cliente et une ancienne.

LE PRÉSIDENT

N'interpellez pas le témoin. Parlez au tribunal.

CRAINQUEBILLE, qui n'entre pas dans les finesses.

Voyons, madame Bayard, nous sommes de connaissance. Et, la preuve, c'est que vous me devez quatorze sous; c'est pas pour vous les réclamer, bien sûr, je suis au-dessus de quatorze sous. Dieu merci.

(Rires, bruit.)

l'huissier.

Silence !

Mais c'est pour dire que vous êtes une cliente.

MADAME BAYARD, à Crainquebille, en sorlant.

Je ne vous connais pas.

LE PRÉSIDENT, au témoin.

Vous pouvez vous retirer. (ALemerie.) Cette déposition ne contredit en rien celle de l'agent... Est-ce qu'il y a encore un témoin?

LEMERLE .

Un seul.

LE PRÉSIDENT

Maître, insistez-vous pour qu'il soit entendu par le tribunal.

LEMERLE .

Monsieur le président, j'estime que la déposition que vous allez entendre est utile à la démonstration de la vérité. Elle émane d'un homme éminent dont le témoignage est, à mon sens, important, capital, décisif.

LE PRÉSIDENT, résigné.

Faites entrer le dernier témoin.

LHUISSIEn.

Monsieur le (IocIl'ui- Malhieii!

Iorli'iii- .MatliiiiMi outre

LE PKKSiDEiNT.

Vos nom, |>iviiioins, àgo et profession.

LE DOCTEUR MATHIEU

Mathieu, l*erie-Pliilippe-l>avi(J. soixante-deux ans, médecin en chef de l'hôpital And)i'oise-l*ar(", odicier de la Légion (rhonneur.

LE PltÉSlbENT.

Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Levez la main et dites : je le jure.

LE DOCTELU MATHIEU.

Je le jure.

LE PRÉSIDENT, ù Lemerle.

Maître Lemerle, quelle question désin-z-vous faire poser au témoin?

LEMERLE.

Monsieur le docteur Mathieu était présent lors de l'arrestation de Crainquebille. Jevous prie, monsieur le présidentl. de lui demander ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu.

LE PRÉSIDENT, au témoin.

Vous avez entendu la question?

LE DOCTEUR MATHIEL'.

Je me trouvais dans la foule, assemblée autour de l'agent, qui nommait le marchand de circuler. L'encombrement était tel qu'il était impossible de Ijouger. Aussi fus-je témoin de la scène qui eut lieu alors. Et je puis affirmer que je n'en perdis pas un mot. J'ai parfaitement remarqué que l'agent s'était mépris : il n'avait pas été insulté! Le marchand n'avait pas poussé le cri que l'agent avait cru entendre. Mon observation fut corroborée par celle des personnes qui m'entouraient et qui furent unanimes à constater l'erreur. Je m'approcliai de l'agent et l'avertis de sa méprise, je lui fis observer que cet homme ne l'avait nullement injurié, qu'il avait tenu, au contraire, un langage très réservé. L'agent maintint le marchand en él;il ir;ini'.>[;ili(in et m'invita un peu rudeniL'iit à le ^uivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

LE PRÉSIDENT, glacial.

C'est bien. "N'ous pouvez vous asseoir... Matra!...

(.Matra, après avoir dOposé son ceinturon, objet de sa sollicitude, vient

à la barre.) Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'inculpé, monsieur le docteur Mathieu ne vous a-t-il pas fait observer que vous vous inépre-

niez? (silence de Muiaa.) Vous vGiiez d'eiiieiudre la déposition de monsieur Mallieu. Je vous demande si, quand vous avez procédé à l'arrestation deCrainquebille, monsieur Mathieu ne vous a pas fait entendre qu'il croyait que vous vous étiez mépris. -

MATUA.

Mépris? mépris?... C'est-à-dire, monsieur le président, qu'il m'a insulté.

LE PHl':SIDENT.

Que vous a-t-il dit?

MATRA

Il m'a dit comme ça : « Mort aux vaches! »

LE PRÉSIDENT, prêt-ipiluiiiinuit.

Vous pouvez vous retirer.

PcnJuiil que Malra remet son ceiiiUiron, rumeur, luinullo, surprise douloureuse sur le visage blême du docteur Mathieu.

LEMERLE, agitant ses maiiclies au milieu du tumulte.

Je livre avec confiance les paroles du témoin à l'appréciation du tribunal.

Le tumulte continue.

voix DANS LA SALLE , au milieu du bruit.

Il en a un culot, le sergol. Te voilà acipiitlé, mon vieux Crainquebille.

38 CRAIXQUEBILLE

l'huissier.

Silence !

Le calme se réiabllil peu h peu.

LE PRÉSIDENT

Ces manifestations sont souverainemenl indécentes. Si elles se reproduisent, je ferai immédiatement évacuer la salle... Maître Lemerle, vous avez la parole.

(Lemeilc déploie son dossier.) IMaître, sereZ-VOUS long?
LEMERLE.

Non. J'estime que la déposition de l'agent Matra a singulièrement abrégé ma plaidoirie, et si ce sentiment est partagé par le tribunal, je...

LE PRÉSIDENT, très sec.

Je VOUS demande si vous serez long.

LEMERLE.

Vingt minutes, au plus.

LE PRÉSIDENT, icsigié.

Vous avez la parole.

LEMERLE.

Messieurs, j';ij»]trécie, j'estime, je respecte les agents de la préfecture. In incident d'audience, si caractéristique qu'il soit, ne saurait m'écarter des sentiments

CRAINQUERILLR 39

Itivoraljles que je professe à l'égard de ces modestes serviteurs de la société qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent les laliiuesctafTrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien, le plus difficile des hérédismes, peut-être. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats...

voix, rumeurs dans l'auditoire.

Voilà qu'il plaide pour les sergots !... Défends donc Crainquebille 1 Feignant !

In parde expulse un auditeur.

l'exPL I.SK.

J'ai lien dit... mais " |ti>inie » j'ai rien dit...

I:M KILLi:. coiiiiiiiiait

Non. certes, je ne méconnaissais pas 1rs services modestes et précieux que renilenn jtnii iitllcincn! les gardiens de la |>ai.\ à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti, messiem's, à vous préseJiter la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. Voyons les faits. On inculpe mon client d'avoir dit : ■< Mort aux vaches î » Je puis, sans blesser vos oreilles répéter à haute voix le nom de la reine indolente des prairies, de la bonne et |jaciliqiie lailièie. Ce n'est pas que je méconnaisse le caractère injurieux que prend ce nom en certaines circonstances et dans certaines bouches. Et c'est même là, messieurs, un p<lil pioblème assez cmieux

de philologie populaire. Si vous ouvrez le diclionnaire de la langue verte, vous y lirez : m ui.) « Yachard, paresseux, fainéant, qui s'étend paresseusement comme une vache, au lieu de travailler. Vache, qui se vend à la police, mouchard. » Mort aux vaches, se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci : comment Crainquebille l'a-t-il dit? Et même la-t-il dit? Permettez-moi, messieurs, d'en douter. Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accoinjjlit. coimne nous l'avons dit, une lâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions, il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'âme. Et quand il vient vous dire que le docteur David Mathieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un piince de la science et un homme du monde, a crié : « Mort aux vaches ! » nous sommes bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession et, si le terme n'est pas trop foit, au délire de la persécution.

VOIX DANS l'a U DIT OIRE , expressions nombreuses et multueuses d'approbation.

.Mais oui! mais oui! T'as pas besoin de causer davantage, c'est entendu. Très bien, très bien.

l'huissier.

Silence !

LE PRÉSIDENT

Toute marque d'improbation ou d'approbation

étant sévèrement iulcrditc, je vais ordonner aux gardes d'expulser les perturbateurs.

silence placial.

LEMERLE.

Messieurs, j'ai là sous les yeux un livre qui fait autorité en la matière. Le Traité des Hallncinalions, par Brierre de Boismont, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier des ordres de la Légion d'honneur, du Mérite militaire de Pologne, etc. On y apprend que les hallucinations de l'ouïe sont fréquentes, très fréquentes, et que les gens sains d'esprit peuvent en être atteints sous l'influence d'une émotion vive, d'une fatigue excessive, du surmenage intellectuel ou physique. Et quelle est la nature ordinaire, constante, de ces hallucinations? Quelle est la parole que l'agent Matra croira entendre, dans cet état de malaise qui occasionne les fausses perceptions de l'oreille? Le docteur Brierre de Boismont va vous le dire : (ii lit.) « La plupart de ces illusions sont liées aux préoccu[)]ations, aux hahiludes, aux passions des

malades. » Notez bien, messieurs : aux préoccupations, aux hahiludes... C'est ainsi, qu'en état d'hallucination, le chirurgien entendra les plaintes du patient; l'agent de change, des ordres de Bourse; l'homme politique, les interpellations violentes des députés, ses collègues; l'agent de police, le cri de : « Mort aux vaches! » Kst-il besoin d'insister, messieurs? (signe .le dénéyalion du pio-si.lenl.) Kt alorsmême que

Crainquebille aurait crié : « Mnrt aux vaches! « il

resterait à savoir si le mot a dans sa bouche le caractère d'un délit. Messieurs, en matière de contravention, il suffit que la contravention soit constatée, peu importe la bonne ou la mauvaise foi du contrevenant, (liruui de conversations.) Mais ici nous sommes en droit pénal, en droit strict. Ce que le Parquet poursuit, ce que vous punissez, messieurs, c'est l'intention délictueuse. Devant le tribunal correctionnel, l'intention devient l'élément essentiel du délit. Eh bien, dans l'espèce, l'intenlion oxiste-1-elle? Non, messieurs.

Le bruit grossit.

l'huissier.

Silence!

Crainquebille est un enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson.

VOIX PERDUE

11 insulte sa mère, à présent.

LEMEULE.

... est né alcoolique... d'une intelligence naturellement bornée, inculte, il n'a que d(^s instincts. Et, permettez- moi d(> vous le dire, ces instincts ne sont])as foncièrement mauvjiis, mais ils sont brutaux. Son âme est enfermée dans une gangue épaisse. Il ne comprend exactement ni ce qu'on lui dit, ni ce qu'il

dit lui-mc^me. Les mois n'ont pour lui qu'un sens confus et rudimenlaire. 11 est de ces êtres misérables, qu'a peints de si sombres couleurs le pinceau de La Bruyère, de ces hommes qu'on prendrait pour des animaux à les voir courbés sur la terre. Le voi-là devant vous, abruti])ar soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu"il est irresponsable,

I.e merle s'assied

LE PRÉSIDENT

Le tribunal va en délil)érer.

Bruit. Les deux assesseurs se penchent sur le prL'sidentqui chuchote. CRAINQUEBILLE , à son défenseur.

Faut que vous ayez de l'inslruction tout de même pour parler comme ça d'un trail. Vous parlez bien, mais vous parlez trop vile. On])out rien comprendre à ce que vous dites. Ainsi, moi, je sais pas seulement de quoi vous avez parlé, je vous remercie tout de même, seulement...

l'huissier.

Silence!

C R A I N U U E bille.

Ça me fait un coup dans le ventre quand il crie, celui-là...
Seuleinonl, vous auriez dû dire que je dois rien à i>ersonne.
Parce que c'est vrai. Je suis strict, un sou est un sou. Après ça,
pout-éire (\\u\ vous l'avez dit sans que j'aie enlendu... Kt puis,
vous

auriez dû leur demander où c'est qu'ils m'ont étouffé ma
voiture.

Dans votre intérêt, tenez-vous tranquille.

CRAINQUEIILLE.

Est-ce que c'est mon jugement qu'ils couvent à cette heure?
Eh bien, y en a long, bon Dieu de bon Dieul...

l'huissier.

Silence I (lc silence règne.)

LE PRÉSIDENT, lisant sur des petits papiers, lettres de décès,
de mariages, prospectus, etc.

« Le Tribunal...

UNE voix éclate dans le peuple au milieu du silence.

Acquitte ! . . .

LE PRÉSIDENT, après un regard foudroyant.

»... après en avoir délibéré, conformément à la loi, attendu
qu'il résulte des pièces du dossier et des dépositions entendues à

l'audience, que le 25 juillet, jour de son arrestation, Crainquebille (Jérôme), s'est

rendu coupable du délit... (un sourd et formidable murmure s'élève du fond de la salle; le président oppose à ce murmure un regard semblable à un glaive et continue sa lecture dans le silence subit.)

d'outrage envers un dépositaire de la force publique, dans l'exercice de ses fonctions, délit prévu et puni

par l'article 224 du Code pénal, lui faisant application dudit article, le condamne à quinze jours de prison et à cinquante francs d'amende... » L'audience

est suspendue. (Brouhaha.)

SCÈNE II

Cipal!... Cipal!... Hein? Cipal... Y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive. Ils sont polis, ces messieurs. Ils ne disent pas de gros mots, c'est une justice à leur rendre, mais on peut pas s'expliquer avec eux. On n'a pas le temps. C'(>st pas leur faute, mais on n'a pas le temps, c'est-il i>as vrai? Pourquoi que vous ne répondez pas? (silence.) On parle bien à un chien.

Pourquoi que vous ne parlez pas? Vous ouvrez jamais la bouche. Vous n'avez donc pas peur qu'elle pue?

LEMERLE, à Crainquebille.

Eh bien, mon ami... nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous aurions pu avoir pire.

Ça, c'est encore possible.

LEMERLE.

Qu'est-ce que vous voulez... Vous n'avez pas suivi mes conseils. Votre système de réticences était d'une insigne maladresse. Vous auriez mieux fait d'avouer.

Mon garçon, je demandais pas mieux. Mais qu'est-ce qu'il fallait avouer, (pensif.) Tout de même, c'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

LEMERLE.

N'exagérons rien. Votre cas n'est pas rare, loin de là!... Allons, bon courage.

CRAINQUEBILLE, les gardes l'emmènent, il se retourne et dit :

Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?

AUBARRÉE.

Qu'est-ce que tu fais là?

LERMITE.

Je finis mon croquis. Pendant l'audience, je suis obligé de dessiner dans le fond de mon chapeau. C'est pas commode... Maintenant, je relève quelques petits détails...

AUBARRÉE.

C'est le président Bourriche, que lu as mis là?

LERMITE.

C'est lui qui vient de condamner le marchand des quatre saisons?

AUBARRÉE.

Oui, il s'appelle Bourriche.

LERMITE.

Tiens, comme ça se trouve.

LEMERLE, à l'huissier.

Lampérière; savez-vous si l'affaire Goupy, à la troisième chambre, est remise?

l'huissier.

Elle est retenue.

LEMERLE.

Nom d'un chien, il finit quejo file!... Je reviendrai tout à l'heure à la reprise de l'audience. J'ai une remise à demander au président Bourriche.

LERMITE, timide, gauche, cherchant dans sa poche, appelle Lemerle qui ne l'entend pas et sort.

Monsieur Lemerle... J'aurais un mot à vous dire. Tiens! il est parti...

AUBARRÉE.

Il reviendra à la reprise de l'audience. Qu'est-ce que tu peux bien avoir à lui dire à cet oiseau-là?

LER.MITi:.

Rien. Je... rien... Dis donc, mon vieux camarade, c'est tout de même fort la condamnation de ce pauvre marchand des quatre saisons.

AUBARRÉE.

Crainquebille... C'est fort, si tu veux. Ce n'est pas extraordinairement fort... (Regardant.) Tu vas faire un petit tableau d'après ce croquis?

LERMITE.

Oui, les scènes du i)alais, c'est assez demandé... J'ai vendu, ce matin, deux avocats cent francs: j'ai le billet dans ma poche.

Tu n'as. pas besoin de le sortir comme ça...

Tu as beau dire, Aubarrée. Que les juges aient condamné ce pauvre homme sans preuves...

Sans preuves?...

Au mépris de la déposition du professeur David Mathieu, sur le témoignage de l'agent, ça me passe, je n'y suis plus...

AUBARRÉE.

C'est pourtant bien facile à comprendre.

Comment, à la parole désintéressée d'un homme du plus grand mérite, de la plus haute intelligence, préférer le braiment de cet être ignare, sombre et têtue. Croire l'âne plutôt que le sa-

vant, tu trouves cela naturel, toi? Mais c'est monstrueux. Ce président Bourriche est facétieux et sinistre.

Ne (lis pas cela, Leriule. ne dis pas cela. Le président Bourriche est un magistrat respectable qui vient de donner une nouvelle preuve de son esprit juridique.

Dans l'affaire Crainquebille?

AUBARRÉE.

Sans doute. En opposant l'une à l'autre les dépositions contradictoires de l'agent 64 et du professeur David Mathieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science, dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes.

Alors, un juge doit renoncer à savoir?

AUBARRÉE.

Oui, mais il ne doit pas renoncer à juger. A vrai dire, le président Bourriche ne considère pas Bastien Matra. Il considère l'agent 64. Un homme est faillible, pense-t-il. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Aewton, Claude Bernard et Pasteur, se sont trompés. Mais l'agent 64 ne se trompe pas. C'est un numéro. Un numéro n'est pas sujet à l'erreur.

LE R MITE

Ça, c'est un raisonnement.

AUBARRÉE.

Irréfutable. Et puis, il y a autre chose. L'agent 64

est un dépositaire de la force publique. Toutes les épées d'un État doivent être tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres...

On trouble l'ordre public. J'ai compris.

A U L Î A R R É E .

Enfin, si le tribunal jugeait contre la force, qui donc exécuterait les jugements? Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur.

Entre Lemerle. LEMERLE.

Aubarrée, on vous attend à la quatrième... Comment, l'audience n'est pas encore reprise?

Mais non.

LEMERLE.

L'huissier n'est pas là?

LERMITE.

Pardon, maître... La condamnation à l'amende entraîne, en cas de non-paiement, une prolongation de peine?

LEMERLE.

Oui.

LERMITE.

Alors, voudriez-vous être assez aimable pour remettre cinquante francs à ce marchand des quatre saisons.

L E M E R L E

LERMITE.

Oui, sans lui dire d'où vient cet argent.

LEMERLE.

Volontiers, monsieur.

LERMITE.

Seulement, je n'ai que cent francs.

LEMERLE, se fouillant.

Voyons, j'ai peut-être... non... trois louis... ah! si ! voilà dix francs, quarante et dix cinquante. Voici, monsieur.

LERMITE.

Merci.

LEMERLE.

C'est moi qui vous remercie pour lui.

LE DOCTEUR MATII E U , enlrant, à Lemerlc.

Maître, c'est vous qui avez plaidé pour Crainquebille? Je vous cherchais.

LEMERLE.

Oui, monsieur... le docteur David Mathieu. Vous avez témoigné pour nous.

LE DOCTEUR MATHIEU.

Pourriez-vous remettre ces cinquante francs à votre client pour acquitter l'amende?

Avec grand plaisir. Mais j'ai déjà reçu cinquante francs de monsieur (u montre Lermite.) pour la même destination.

LE DOCTEUR MATHIEU

Ahl... Monsieur.

Inclinations. Silence.

LEMERLE, tenant dans chaque main les cinquante francs de Lermite et les cinquante francs du docteur.

Qu'en pensez-vous, messieurs?

LE DOCTEUR MATHIEU

Eh bien... cinquante francs pour l'amende.

LERMITE.

Oui, et cinquante francs quand il sortira.

54 GRAINQUEBILLE

Parfait! Comptez sur moi, messieurs...

Il salue et sort. Petit silence. David et Lermite se saluent sympathiquement. David va pour sortir, suivi à quelques pas de Ler-

mite. David s'arrête sur le seuil presque, se retourne vers Lermite qui est près de lui. Les deux hommes disent ensemble, la main tendue : « Voulezvous me permet... » Ils sourient, se serrent cordialement la main, avec, toutefois, un peu de mélancolie. David sort.

l/llUISSIER, annonçant.

Le Tribunal !

LERMITE.

Ca recommence.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAUCHAND DK MARRONS.

Chaud! chaud! les marrons!...

Il scil un sou lie marrons à un gosse.

C RAINQUERil.LK , sortant de chez le marchaml de vin sur un lirut lie dispute.

Eh bien, quoi! parce que je demande un verre à crédit!... Ks(-co (luc c'esl uni' raison de me Irnilrr comme un inalfailcur.

i.ic MAr.ciiAM) m: MAur.oNs.

Crédit est mori, h?s mauvais payeurs l'ont lue.

CRAINQL'EBILLE.

Je VOUS demande un peu s'il ne pouvait pas me donner un verre à crédit. Il m'a assez volé quand j'avais de quoi. Voleur! oui, voleur!... Je ne vous l'envoie pas dire.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ça sort de prison et ça traite le monde de voleur!

ALPHONSE, douze ans, sort de chez le marchand de vin et dit à Crainquebille sur le ton de la plus douce politesse.

Dites donc, monsieur, c'est-il vrai qu'on est bien à l'ombre?

CRAINQUERILLE.

Sale gosse!... (Picdaucul. Alphonse rentre en pleurnichant.)

C'est ton père qui devrait être en prison au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

LE MARCHAND DE VIN , suivi de son fils.

Si vous n'aviez pas de cheveux blancs, je vous corrigerais pour vous apprendre à battre mon fils, (a son fils.) Rentre, vermine, (ils rentrent.)

CRAINQUERILLE, au marchand de marrons-

Hein, crois-tu!...

LE MARCHAND DE MARRONS

Qu'est-ce que tu veux? Il a raison : on ne doit pas

battre les enfants des autres, ni leur reprocher leur l)ère qu'ils n'ont pas choisi... Depuis deux mois que lu es sorti de là-bas, mon vieux Crainquebille, tu n'es plus le même, lu es mauvais

coucheur, tu es mal embouché. Ça ne serait encore rien. Mais lu n'es plus bon (|ue pour lever le coude.

Cltainquebille.

J'ai jamais été ivicoleur, mais faut comme ra, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Il n'y a encore que la boisson conmie rafraîchissement.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ça ne serait encore rien, mais t'es mou, t'es feignant. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un liomme par terre et qui peut pas se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.

Crainutebille.

C'est vrai! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau (ju'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi! Qu'est-ce que tu veux ? Ils m'ont arrêté pour avoir crié : « Mort aux vaches! » C'était pas vrai. Y a un médecin décoré qui leur a dit que non. Ils n'ont rien voulu savoir. Par exeujle, les juges sont bien polis.

pas un yi'os mol, mais on peut pas s'expliquer avec eux. Ils m'onl doimé cinquante francs, y m'ont étouffé ma voilure qu'il m'a fallu quinze jours pour remettre la main dessus. Tout ça, c'est vraiment extraordinaire. Je le jure, c'est comme si j'étais allé au lliéatie.

LE MARCIAMJ DE MARRONS

Ils t'ont donné cinquante francs? Ça, c'est nouveau ; ça ne se faisait pas autrefois.

Faut être juste. Ils jn'out donné cinquante francs de la main à la main. El puis, la](rison, c'est convenable. On peut j)as dire le contiaire. C'est bien tenu, c'est propre. On mans^erait par terre. Mais, quand on sort de là, pas moyen île travailler, pas moyen de gîgner un sou. T<iul le monde vous lomiie le dos.

LE MARCHAND DE MARRONS

Je vais le dire : change de quartier.

Madame îayard, la cordonnière, qui lait une gueule quand je passe. Elle m'affronte et c'est elle qui est cause que j'ai été ramassé. Le plus fort, c'est qu'elle me doit quatorze sous. J'y aurais réclamé tout à riieure, mais elle avait une cliente. Attends un peu, elle ne perdra rien pour attendre.

LE MARCHAND UE MAIIRONS

Où vas-tu?

Je vais lui causer, à madame Bayard.

LE MARCHAND DE MAITRONS.

Tiens- loi l(»iic lr;nu[uille.

C It A 1 N Q l E B I L L i: .

Cuuuieil, j'ai bien le droit de lui réclamer mes quatorze sous. Il uie les laul, c\'sl-il loi qui me les donneras? Si c'est loi, laul le dire.

LE M Al! (Il AND DE MARRONS.

Ça, c'est impossible, la bourgeoise m'arracherait les yeux. Je t'en ai assez donné, des vingt sous et des quarante sous, depuis deux mois.

Je peux |)ourlant pas crever comme un chien. J'ai pus un centime.

LE MARCHAND DE M AR R o N S , le lappclanl.

Crainquebille!... Sais-tu ce que tu devrais faire?

CUAINQUELtlLE.

Ouoi ?

GO CKAINQUEBILLE

LE MARCHAND DE MARRONS

Tu devrais clianger de quartier.

CRAINQLEBILLE.

Ça, cesl jtas possible. Je suis comme la chèvre; faut qu'elle broute où qu'elle est attachée, faut qu'elle broute quand il n'y aurait que des cailloux.

Madame Bavard reconduit sa cliente; quand celle-ci a tourné le coin de la me, madame Bavard vient tout droit à Crainquebille et l'apostrophe vivement.

MADAME BAYARD

Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

Vous avez beau me regarder avec des yeux comme des pistolets... Je veux mes quatorze sous.

MADAME BAYARD, ton] ban l des nues.

Vos quatorze sous?

CRAINQLEBILLE.

Oui, mes quatorze sous.

MADAME BAYARD

D'abord, je vous défends d'entrer dans mon magasin, comme tout à l'heure. Qu'est-ceque c'est que ces façons?

CKAIXQUEBILLE 61

C'est bon! C'est bon! mes quatorze sous!...

MADAME li A V A R D .

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. D'ailleurs, apprenez (;a : on ne doit rien à des gens qui ont été en prison.

Purée !

MADAME BAVARD

Malotru!... Ah! si j'avais encore mon mari...

CRAIiNQLEBILLE.

Si t'avais ton mari, espèce de râleuse, je lui boiterais soigneusement le derrière pour t'apprendre à voler le monde, et à l'insulter ensuite.

M A D A M E BAVARD

Y a donc pas d'agents ? [EUe se barricade soigneusement chez elle.)

Garde-les, mes quatorze sous, garde-les, voleuse!

LE MARCHAND DE MARRONS

Voleur, voleuse, t'as que clia dans la bouche. Tout le monde est voleur, que tu dis. C'est vrai et c'est

pas vrai. Je vas l'expliquer. Tout le monde veut vivre et on peut pas vivre sans faire tort aux autres ; cha c'est pas possible... alors...

LA SOURIS

Bonsoir, la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS

Bonsoir, la Souris.

LA SOURIS

Ça va-t-il mieux, j'jère Craiiiquebille? Vous me remettez pas? La Souris. Pourtant, vous me connaissez bien. Vous m'avez donné une j)oire, même qu'elle était blette.

CRAINQUEÎILLE.

C'est possible.

LA SOURIS

.le vas me reposer. Je loge ici. Je suis las. Dame, quand on a trimé toute la journée. J'ai crié la Patrie, la Presse, le Soir, j'en ai la gueule abîmée. Quand j'aurai cassé ma croûte, je me mettrai dans le plumard. Bonsoir la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS

T'en as pas de plumard.

LA SOURIS

Pas de plumard? Venez-y voir. Je m'en suis fait un de plumard, avec des sacs et des copeaux.

T'as de la chance, même. Moi, il y a doux mois que je n'ai couché dans quelque chose de doux. (La souris rentre.) C'est vrai ! Ils m'ont expulsé de ma soupenle. V'ia trente nuits que je couche dans une remise, sur ma charrette. Il a pas décessé de pleuvoir, la remise a été inondée. Pour pas être noyé, il faut se tenir à croupeton sur les eaux empoisonnées, avec les chais, les rats et les araignées grosses comme des potirons. Et v'ia que, cette juiit, le tuyau de Tégout a crevé ; les voitures, elles ii;igeaient dans l;i gadoue, misère! Et même, on a mis un gardien pour pas (pi'on entre, parce que le nnu* remue. Jl est connue moi, le mur, il

tient plus debout. (Uvoll maihunoLaure ciilrri' rlnv. Irmairliaiid

devin.) Tiens! madame Eaure.

LK .MAItC.IIAMi UE M M! MON S.

Madame Eauiv, c'est une femme rangée et convenable, et (pii a (le la tenue pour son étal. Elle ne boit pas sur le zinc, .le te

pari(^ (lu'elle va ressortir avec un litre, pour consonnnei- elie/
elle avec ses connaissances.

CP.AINQUEniLLE.

Madame Eaure! je la connais commie si je l'avais

64 CRAIXQUEBILLE

faite. C'est une cliente. Sais bien que c'est une femme comme
il faut.

LE MARCHAND DE MARRONS

Et une belle femme! Malin! (son du troquet madame Laure.)
TisHS, qu'est-ce que je te disais?

Bonjour, madame Laure.

MADAME L A U R E , au marchand de marrons.

Vingt centimes de marrons. Et bien chauds.

Vous me remettez pas, madame Laure? Le marchand de
poireaux.

MA DAME LAURE

Je vois bien, (au marchand de marrons.) Ne me IcS til'CZ

pas de votre sac. On ne sait pas depuis combien de temps ils
sont là à ivfroilir.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ils sont bouillants, ils me brûlent les doigts.

Vous avez de la peine à me remettre parce que je n'ai pas ma voiture. Ça change les personnes, des fois... Et en va toujours comme vous voulez,

madame Laure? (ii lui touche le bras.) Je vous demande si ça va toujours comme vous voulez?

MADAME LAURE

Eh! l'Auverpin, allons, vite mes châtaignes. J'ai de la compagnie qui m'attend. C'est fête aujourd'hui. Je ne reçois que des gens que je connais.

Ne me faites pas d'infidélités, madame Laure. Vous êtes regardante, mais vous êtes une bonne pratique.

M A D A M E LAURE, au marchand de marrons.

Servez vile. C'est pas agréable d'être accostée par un individu qui s'est fait ramasser.

Qu'est-ce que vous dites?

MADAME LAURE

Je vous parle pas.

Tu dis que je me suis fait ramasser, poison! Eh ben, et toi? Tu n'as pas été dans le panier à salade?... Si j'avais autant de pièces de cent sous que tu as été de fois dans le panier...

LE MARCHAND D K MARRONS

Y'ia que t'engueules mes clientes à cette heure? Tais-toi ou je cogne.

MADAME LAURE

Eh ! va donc, vieux cheval de retour !

Dessalée, va ! (Apparition d'un agent qui, immobile et muet, fait tomber la dispute. Madame Laure sort majestueusement.)

LA SOURIS, de la fenêtre.

Un bouchon ! Taisez vos gueules ; on peut pas dormir.

Pour sûr que c'est une morue, et même y a pas plus morue que cette femme-là.

LE MARCHAND DE MARRONS, remisant son poêle.

Pour attraper une personne dans le moment qu'elle se fait servir, faut avoir perdu le sentiment. Fous-moi le camp. Tu es heureux encore que je ne t'aie pas fait ramasser. (En s'en allant.) Un homme à qui je prête depuis deux mois des vingt sous et des quarante sous par semaine ! Mais il n'a pas de savoirvivre, quoi !

Le garron marchand de vin met les volets.

SCÈNE II

Eh ! r Auverpin ! . . . l'Auverpin ! écoute donc. Il se

défile. Il veut rien entendre. Ce que j'ai contre cette morue-là, c'est que toutes font comme elle, toutes. Elles font mine de ne pas me connaître. Madame Cointreau, madame Lessenno, madame

Bayard. Toutes, quoi!... Alors, parce que l'on a été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'est plus bon seulement à vendre des poireaux. Est-ce que c'est juste? Est-ce qu'il y a du bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il a eu des difficultés avec les flics. Si je ne peux plus vendre mes légumes, je n'ai plus qu'à crever... Vrai! J'aurais volé et assassiné, j'aurais la gale, que ça ne serait pas plus pire. Et le froid et la faim... J'ai pas mangé. Allons! crève! crève donc, père Crainquebille! Ah! il y a des moments où on regrette de n'être plus là- bas. (un

agent se tient immobile dans le fond. Crainquebille l'aperçoit et dit :)

Ah! que je suis bête, puisque je connais le truc, pourquoi que je m'en servais pas?... (il s'approche doucement de l'agent qui est presque à l'avant-scène et d'une voix hésitante et faible :) Mort aux Vaches! (L'agent regarde Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris. Un temps. Crainquebille, étonné, balbutie :) Mort aux vaches! que je vous ai dit.

l'agent.

Ce n'est pas à dire... pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge, on devrait avoir plus de connaissance... l'assez votre chemin.

Pourquoi que vous ne m'arrêtez pas?

l'agent, secouant la tête.

S'il fallait empoigner tous les poivrots qui disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage... et de quoi que ça servirait?

CRAINQUEBILLE, accablé, reste longtemps stupide et muet, puis, très doucement :

C'était pas pour vous que j'ai dit : « Mort aux vaches! », c'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

l'agent, avec une austère douceur.

Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire parce que, quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

SCÈNE III

LA SOURIS, par la fenêtre.

Papa Crainquebille! Papa Crainquebille! Papa Crainquebille!

Hein? Qui est-ce qui parle sur ma tête? C'esl-y un miracle?

CRAINQUERILLE 69

LA SOURIS

Papa Crainquebille!...

CRAINQUERILLE.

Ah! c'est toi?

LA SOURIS

Où que vous allez comme ça sans parapluie?

CRAINQUERILLE.

Où que -je vais?

LA SOURIS

Oui...

GRAIN QUELILLE.

Je vais me jeter dans la Seine.

LA SOURIS

Faut pas faire ça! Y fait trop froid. C'est Imp mouillé.

CRAINQUERILLE.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

LA SOURIS

Il faut se remuer, mon vieux pipa. Il faut vivre.

CRAINQUEIULLE.

Pourquoi ?

LA SOURIS

Je ne sais pas, mais faut se dégrouiller. Ça ne dure pas tout le temps, la mistoufle. Vous en vendrez encore des choux et des carottes, c'est moi qui vous le dis. Venez avec moi. J'ai un pain, du saucisson et un litre. On soupera comme des millionnaires et je vous ferai un lit comme le mien, avec des sacs et des copeaux, et

puis, on verra demain s'il fait jour. Allons, venez, mon vieux papa.

T'es jeune, t'es pas encore gâté. Le monde est mauvais, t'es pas encore du monde. Gosse, tu peux te dire qu'à ton âge t'as sauvé un homme. Oh! c'est pas une si belle affaire. Y a pas lieu d'en être fier, ça ne changera pas le cours de la lune, ça n'embellira pas la République. IMais t'as sauvé un homme.

Crainquebille, la lèle basse et les bras ballanls. reinoiite la scène sans plus dire un mot.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/crainquebillepooofranuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.